

Burning Confessions

Dan Ross Smague

Burning Confessions

Tant de façons de rester impuni de crimes que l'on a commis

Thriller

Dan Ross Smague
19 cité Beauharnais
75011 Paris

Tél.: 06 159 150 92

Courriel : dan-ross-smague@dansmague.com

Remerciements, à vous, monsieur le commissaire, vous, les commandant, capitaine, Officiers de police judiciaire et autres hauts gradés des départements de *La Redoutable* qui m'ont aidé à construire ce roman.

Ils se reconnaîtront.

Ce roman est avant tout une fiction du parcours de l'un des plus célèbres tueurs de ces derniers mois toujours en cavale.

À l'instar des noms et prénoms exposés qui ne sont que des emprunts, certains faits relatés sont sortis de la pure imagination de l'auteur...

Avant-Propos

Ce thriller se déroule dans les rues de votre ville, de nos jours où, par le fait du hasard, le meurtrier entre dans un institut de relaxation.

Burning Confessions est avant tout l'affaire d'un tueur.

Un tueur : un individu, violent dans le geste, qui aime découper, désosser, démembrer ses victimes, un monstre sans aucun scrupule, sans la moindre délicatesse.

Ses méthodes sont brutales, audacieuses et d'une cruauté insoupçonnée.

Son impunité est celle des très grands manipulateurs usant de leur double personnalité, de leur savoir-faire, de leur position sociale pour se livrer aux pires atrocités.

Un psychopathe ne se classe ni parmi les psychotiques (réellement aliénés) ni parmi ceux qui souffrent de leurs troubles (les névrosés).

Un psychopathe est un individu instable, impulsif et dangereux dont le comportement fait souffrir, essentiellement, son entourage.

Serait-ce votre voisin, un de vos amis ou de vos collègues ?

Mais au fait, connaît-on vraiment les gens qui nous entourent ?

I. Une tête sur le lac gelé

En ce froid et rigoureux dimanche 22 décembre au matin, dès huit heures pétantes, le futur célèbre coureur en finale des prochains Jeux olympiques qu'il est censé devenir, principalement dans ses rêves les plus extravagants, José-Luis, s'apprête à fouler les abords désertiques de l'allée de la Chaussée de l'Étang.

Prêt à sortir de l'appartement familial, tête couverte d'un chaud bonnet jaune, mains gantées de vert fluo et bien emmitouflé dans un sweat runner rouge que sa femme lui a offert en cadeau trois jours avant Noël, José-Luis s'admire devant le miroir de la salle de bains.

– Comment tu me trouves ? demande-t-il à Maria-Fernanda, laquelle s'impatiente.

– Chouper ! sourit-elle, avec un violent accent portugais, pressée de voir déguerpir son mari afin qu'elle puisse se livrer au ménage de l'appartement avant de s'installer en cuisine.

Après le tour de son frère Antonio, celui de sa sœur Maria-Térésa récemment mariée, c'est à leur tour de recevoir à déjeuner les parents, Roselita sa belle-sœur et femme d'Antonio, Carlos son beau-frère et mari de Maria-Térésa et toute la clique de neveux et nièces des deux couples.

– Mes running ça va ?

Ses très jolies chaussures noires de course à pied, spéciales longues distances floquées d'un sigle orange fluorescent, sont neuves et José-Luis compte bien les roder avant les courses sur route de fin d'année et du début de la prochaine.

– Elles chont très belles mon chérri ! lui colle sa femme en même temps qu'un baiser sur l'oreille protégée sous la laine du

bonnet en exhibant davantage encore l'accentuation déjà exagérée de son pays natal.

Tandis que Maria-Fernanda pousse gentiment son José-Luis de mari vers la porte de sortie, elle ajoute qu'il lui rappelle les petites filles de sa ville natale de sortie le dimanche pour la messe en l'église de Tossa Senhora da Conceicao Velha.

– Oh, t'exagères, ça n'a rien à voir, rétorque l'improbable futur champion, je suis bien dedans et celles-là au moins ne sentent pas la chèvre quand je me déchausse.

– Pou'l'inchtant, laisse chuintier Maria-Fernanda entre ses dents.

– En plus, le rouge avec le jaune et le vert de mon sweat-shirt, ça fait super chouette, c'est cool, joyeux, ça pète, c'est la fête. Nan ?

– Certo, certo vá !, acquiesce Maria-Fernanda en se tortillant comme le ferait un ver pour regagner le dessous de sa soie.

Cinq étages et deux rues plus tard, après s'être élancé sur l'avenue de Bel Air, à quelques mètres du Chalet du Lac, José-Luis contourne la placette au milieu de laquelle le patron du manège de chevaux de bois passe paisiblement son balai scarificateur.

Le sympathique coureur à moustache est parti pour s'adonner à son sport favori durant plus d'une heure. Le sol est gelé, la terre brille, elle craque sous ses foulées rythmées. Évitant les plaques verglacées, José-Luis descend avec précaution, mais sans ralentir, l'allée en pente douce avant de se retrouver face à l'étang. La nuit précédente, il a gelé à pierre fendre et la surface de l'eau, avec la luminosité du jour naissant, ressemble à un miroir écaillé. Le coureur de fond qu'il est, a pris pour habitude d'en faire une fois le tour pour échauffer ses muscles avant de filer au hasard des allées en direction de l'hippodrome de Vin-

cennes. Il augmenterait l'allure autour de ce dernier, puis reviendrait en suivant le trajet inverse.

Au bas de la pente, alors que son front commence à perler, qu'il se dit qu'il est trop couvert, son regard est attiré par une chose figée au beau milieu du lac ; un objet, une sorte de figure de gros poupon, entourée d'un sac-poubelle à moitié durci par le gel. La grosse figure émerge d'entre les lambeaux anthracite tourbillonnants par à-coups sous les griffes du vent. José-Luis rouspète : « *Venir jeter ses gravats ici, tout de même... Je trouve incroyable. La bêtise des gens est vraiment sans limites* », ronchonne-t-il sans arrêter de courir.

Il ne fait pas plus de dix foulées, qu'intrigué, dérouté par une étincelle traversant son esprit, il diminue l'allure, marque un temps d'arrêt, fait demi-tour et retourne sur ses pas. Il hésite le temps de compter jusqu'à deux, puis ralentit nettement pour mieux poser son regard, observer et... là, foudroyé parce qu'il voit maintenant parfaitement, il s'arrête net. Stupéfait, il n'en revient pas. Il porte sa paume de main devant sa bouche fumante dans le même temps que ses yeux s'arrondissent, que des frissons parcourent son corps. À un coureur le croisant, muettement il fait signe de stopper, tend le bras au bout duquel, index pointé vers la chose, il lui indique de regarder.

La curiosité lui bine le cerveau, une frayeur étouffée ratisse ses neurones, ses yeux ne peuvent se détacher du visage sur lequel repose, lui semble-t-il, un sourire. Le sourire d'un masque d'une pâleur cadavéreuse.

– Putain, mais c'est pas possible !? C'est horrible ! lâche dans l'instant, l'autre coureur.

– Tu vois ce que je vois ? C'est bien une tête !

La quarantaine, dans un flot de vapeur sortant de sa bouche, une joggueuse les brusque.

– Une tête de femme, dit-elle, essoufflée.

Elle trotte sur place, se met à geindre puis implore sa mère et pour ne pas tomber, et se retient à une clôture. À ses pieds, une famille de canetons se jette et patine sur la mer gelée avant de trouver un courant d'eau.

Un chien, observateur à son tour, aboie. Les palmipèdes inaccessibles, alors que son maître, n'en croyant pas ses yeux, lui taille le bout de gras, le cabot ne souhaite qu'une chose : se remettre à gambader.

Telle une chute de pierres en pleine figure, l'abominable image percute la petite troupe de coureurs du dimanche. Saisi par l'horreur, sa ligne de vue ne pouvant dévier d'un centimètre, José-Luis demeure dans une position quasi monastique, jambes coupées. Le faciès, qu'il distingue, en lieu et place du nez, présente un trou ; une bouche sans lèvres, grande ouverte qui révèle, maintenant qu'il la distingue mieux, une moue noircie d'un sang coagulé sur un menton, certes délicat, mais tailladé.

À présent, son tee-shirt trempé d'une sueur gelée ne fait qu'un avec son corps et il tremble de froid. Sans rien tenter d'autre que détacher son regard de ce cauchemar, José-Luis lutte. Il lutte pour s'en extraire. Dans le groupe de curieux frigorifiés et horrifiés qui grossit, certains bégayent en essayant d'expliquer l'inexplicable, d'autres, téléphone en main, essayent de joindre la police.

Soudain, une bourrasque plus violente rase le lac gelé, un coin du prélat frémit, les yeux s'arrachent alors du regard cadavérique qui tient paralysé tant José-Luis que la petite troupe compacte de ces curieux agglutinés comme des larves autour d'un champignon pourri. Entre les souffles coupés, les respirations saccadées de ces coureurs blêmes, chancelants, à la limite de la nausée, quelques cris, brefs, aigus, spontanés, désarticulés, formés d'onomatopées : *« Aïe ! Oh l'horreur ! Ah, pas possible ! Oh, mon Dieu ! »*.

Cris ou chuchotements — dont il est difficile d'en rapporter un sentiment autre que la désolation, face à la monstruosité, l'atrocité de la situation tant hachée, décousue — émergents de bouches durcies, violacées par ce froid de canard, *lesquels étrangement, venaient tous de disparaître, et c'était bizarre*, commentera plus tard José-Luis.

Tel un fauve domestiqué, en devenir dans ses rêves les plus glorificateurs, le coureur vedette lâche prise pour se remettre à son sport favori. José-Luis rebrousse chemin aussi vite qu'il le peut. Tant bien que mal, sous l'effet du choc tant visuel qu'émotionnel, il fonce droit devant sans parvenir à chasser l'image. Soixante secondes d'une course à tambour battant, à bout de souffle, congestionné, visage éclatant comme une sauce ketchup de tomates vertes et il s'en remet au patron du manège de chevaux de bois, servant également de gardien en faction à l'entrée principale du parc. Tout d'abord, José-Luis prouve quelques difficultés pour sortir trois mots.

Attentionné, celui qui en voit de toutes les couleurs au quotidien, le corps en appui sur son balai, attend. Ensuite, après les révélations, il dit qu'il ne peut pas le croire. Puis, nonchalamment, il se décide, sort son portable de sa poche et compose un numéro, tandis que José-Luis rebrousse définitivement chemin. Maria-Teresa ne sera pas des plus ravies, mais bon, se dit-il, quand je vais lui raconter, elle ne pourra que comprendre.

Trois mois auparavant.

Cet homme a pour patronyme Levaillant, son prénom : Jean-Bernard.

Jean-Bernard Levaillant descend du bus. Avant de traverser la rue, il attend que ce dernier reparte. Dès que Jean-Bernard pose le pied sur le trottoir opposé, machinalement, il se retourne pour s'assurer que personne ne le suit. Il n'y a âme qui vive dans ce quartier de la banlieue est de Paris. Ni derrière ni devant lui.

Un fin rideau d'une brouillasse de travers apporte un semblant de répit à la chaleur de cette presque fin d'été. Des orages ayant éclaté en fin d'après-midi l'avaient incité à retarder son départ du boulot ; il en avait profité pour terminer d'ordonner ses affaires et aussi préparer sa routine du lendemain.

La chaleur était insupportable. Tout le monde s'en plaignait. Les gens disaient qu'une telle chaleur, ce n'était pas normal pour une fin de mois de septembre. « Les mêmes gens ne se souvenaient pas que l'année dernière, il faisait aussi chaud », lamentait Jean-Bernard, sans évidemment le leur dire. Sur le chemin du retour, après un premier changement de réseau ferré, puis de ligne, dans le métro plein à craquer, bouillonnant, Jean-Bernard s'est mis à suffoquer. N'y tenant plus, serré comme un poireau défraîchi dégoulinant de sueur dans une botte, il descend à la station Robespierre.

Logiquement, il aurait dû attendre la rame suivante ou celle d'après en espérant que l'une ou l'autre soit occupée par moins d'usagers. Mais non, sans même se poser la question, suivant le troupeau, Jean-Bernard Levaillant, un mouton de plus, tête baissée, tête ailleurs, transhume le long du quai du métro. En bon dernier,

derrière la longue file, il grimpe un premier escalier, longe un couloir, bifurque sur la droite pour à nouveau monter vingt nouvelles marches avant de se retrouver à l'air libre, mais pollué, sur le large trottoir bordant l'avenue Jacques Duclos.

De cet endroit, précis, normalement, il lui fallait rejoindre la station Place de la Mairie située à un moins d'un demi-kilomètre pour attraper « *mon 318* », comme il disait, lequel bus le déposera — *après tout*, deux heures et demie plus tard — à deux rues de son pavillon de banlieue.

Jusqu'à ce jour Jean-Bernard n'était jamais descendu à cette station de métro.

Jamais !

D'ailleurs, de ce quartier « Jacques Duclos » excentré, il n'en connaissait rien. Il n'aurait pu ni su expliquer pourquoi, mais en cette soirée de fin septembre, poussé par une sensation de mal être — mal être qui sans être récurrent n'en était pas moins rare — et pour un tas d'autres raisons — raisons qu'il n'arrivait pas et n'arrivera jamais à s'expliquer — Jean-Bernard engage le pas en direction de l'arrêt de bus Place de la Mairie.

Ce mal être était-il dû à la chaleur, à la foule, aux deux, à cette obsession constante, à ses images séquentielles dont il ne parvenait pas à se libérer ? Il ne pouvait rien en dire.

Bien qu'il ne connaisse pas le secteur, l'homme déambule parmi des commerces en tous points semblables à ceux de son quartier. Même puanteur devant chez le boucher — l'odeur de la viande fraîche qui ne l'est plus l'a toujours rebuté —, constate-t-il, avant qu'une émanation de friture l'assaille alors qu'il croise un vendeur ambulant de beignets.

D'autres nauséabondes vapeurs, en effluves poisseux mous et affadissants, lui giflent la figure. Dans cette nouvelle fournaise ambiante mêlée aux gaz d'échappement des véhicules bloqués en un long cortège stagnant ; ce salmigondis flottant dans l'air s'insi-